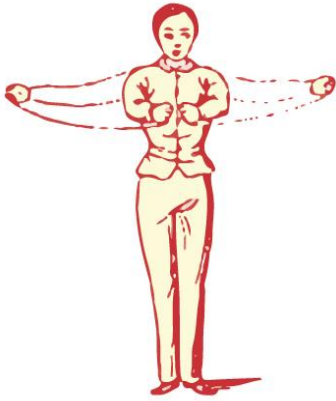


Regard et honte Christine De Georges



Je vais essayer d'articuler *regard et honte*, avec un petit parcours de la clinique qui servira d'appui pour cerner les occurrences des deux termes.

J'aimerais commencer en prenant un exemple de la littérature, le livre de Franz Kafka *Le Procès*, dont nous allons nous servir pour mettre en évidence ce qui peut s'appeler « la honte d'être un homme ».

Le Procès

Le livre déplié dans une atmosphère parfois oppressante, les aventures d'un antihéros dont on ne connaît que la première lettre du nom, Joseph K. Pour des raisons qui restent obscures, jamais précisées tout au long du roman, Joseph K. est arrêté pour être jugé. Dans un premier temps, il refuse l'accusation dont il est victime puisqu'il ne sait pas de quoi il est accusé. Et il commence un parcours empreint d'une grande perplexité pour le personnage et pour le lecteur. Sa logeuse est suspicieuse, des femmes cherchent à le séduire bizarrement, les relations entre elles et le personnage sont confuses, entre crainte et envie. À un moment, il est confronté à des hommes de justice qui mènent un plaidoyer absurde où règne la vacuité de l'accusation à laquelle il est soumis. Au bout d'un temps, au fil des événements, Joseph K. devient convaincu de la réalité du procès qui doit avoir lieu et va tout faire pour se défendre. Il rencontre alors des avocats marrons qui parachèvent l'idée que la justice dans son ensemble est corrompue. Même un prêtre rencontré par hasard dans une église lui raconte, de façon douteuse, une fable peu lisible sur sa situation. L'ensemble de la communauté des hommes paraît guidée par des règles imprécises ou tordues. Le personnage semble envahi par une indétermination profonde de ses intentions et de sa jouissance, conférant l'idée d'opacité. Le lecteur est entraîné dans ce même mouvement. Le dernier chapitre commence par : « L'avant-veille de son trente et unième anniversaire de naissance – c'était vers neuf heures du soir, l'heure du calme dans les rues – deux messieurs se présentèrent chez K. » Dans les dernières pages, on parcourt avec K. et les deux hommes, le chemin spécial qui les éloigne de la ville. K. remarque sur le visage des deux hommes la honte d'être asservis à un système incompréhensible. Alors que K. n'avait jamais vu le juge et la haute cour qui le condamne, un des deux messieurs vint lui saisir la gorge, lui enfonça un couteau dans le cœur et l'y retourna deux fois. « Les yeux mourants, K. vit encore les deux messieurs penchés tout près de son visage qui observaient le dénouement joue contre joue. "Comme un chien !" dit-il, et c'était comme si la honte dût lui survivre ». C'est la dernière phrase du roman.

Kafka est né à Prague, il est de langue allemande et sa famille est de confession juive. *Le Procès*, comme beaucoup de ses écrits, dévoile une atmosphère qualifiée de kafkaïenne, en raison de l'étrangeté des situations et le fait que les personnages sont soumis impuissants à des forces supérieures de nature inconnue. Kafka était sûrement lui-même un personnage étrange, en difficulté dans ses relations avec les femmes, très en opposition avec son père. Il faut lire en ce sens sa *Lettre au père*. Hypochondriaque, malade de toutes sortes de maux et atteint de tuberculose, Kafka meurt à l'âge de quarante ans. Il meurt en 1924, avant la seconde guerre mondiale au cours de laquelle une partie de sa famille mourut en déportation. Le livre en France est publié en 1933. Avant même cette période de la déportation qu'il n'a pas

connue, sioniste convaincu, il a vu grandir la haine contre les juifs et choisi de traiter cela dans une perspective humaniste.

Sans doute le texte de Kafka suscite-t-il bien des remarques. Retenons celles de Primo Levi, devenu critique littéraire, quelques années après son retour d'Auschwitz. Il écrivait : « Cette dernière page coupe le souffle. De quoi Joseph K. doit-il avoir honte ? ». C'est la question que Primo Levi pose pour Joseph K., mais aussi pour Kafka que la seule lettre K du nom évoque presque explicitement. Il pose la question, bien sûr pour lui, pour le juif. « Il a honte de beaucoup de choses contradictoires [...] mais je sens dans cette honte un autre élément que je connais : à la fin de son angoissant itinéraire, il éprouve de la honte parce que ce tribunal corrompu existe, qu'il pénètre tout ce qui l'environne... *C'est finalement un tribunal humain, non divin* ; il est fait d'hommes et par les hommes, et Joseph avec le couteau déjà planté dans le cœur, éprouve *la honte d'être un homme* ».

Gilles Deleuze dans une brève interview, visible sur YouTube, qui s'intitule *la honte et l'art*, reprend cette proposition « la honte d'être un homme », pour dire que Primo Levi est celui qui parle le mieux de la honte. La honte qui se présente, là, comme affect fondamental de l'existence humaine.

De ces commentaires, on peut retenir l'idée qu'avec Auschwitz nous avons connu le passage d'une justice divine à une justice féroce des hommes. Et qu'après ça, en Europe, la honte dût nous survivre.

La honte et le regard de Dieu

Avec la justice divine, nous pensions que de partout nous étions regardés par Dieu. Tels Adam et Ève, dévoilés dans leur intimité, livrés dans le spectacle du monde au regard de Dieu et à jamais honteux.

Lacan dit dans le Séminaire XI « nous sommes des êtres regardés, dans le spectacle du monde. [...] Ce regard qui nous cerne, et qui fait d'abord de nous des êtres regardés mais sans qu'on nous le montre [...] Le spectacle du monde, en ce sens nous apparaît comme omnivoyeur. C'est bien là le fantasme que nous trouvons dans la perspective platonicienne, d'un être absolu à qui est transférée la qualité de l'omnivoyant »¹.

Lacan dans ce séminaire développe l'idée, en référence à plusieurs philosophes dont Sartre, que deux notions se séparent, celle de l'œil et celle du regard. Ceci nous permet de comprendre qu'avec Dieu nous pouvions nous sentir regardés, sans que l'œil de Dieu soit forcément présent. C'est ainsi qu'on peut comprendre le passage « Ce regard qui nous cerne, et qui fait d'abord de nous des êtres regardés mais sans qu'on nous le montre ». Nous aborderons plus loin ce que la psychanalyse a apporté par rapport à la philosophie, à cette idée de séparation de l'œil et du regard. Mais disons déjà que cette disjonction de l'œil et du regard a toute son importance. Elle fait dire à Lacan que Dieu nous regarde, mais aussi que le spectacle du monde nous regarde. L'œuvre d'art, le tableau nous regardent.

Ce que nous regardons est ce qui nous regarde, ce qui nous concerne intimement. Si l'être absolu, Dieu, nous regardait, on pourrait dire, avec Jacques-Alain Miller, que notre époque est aujourd'hui plutôt marquée par « la mort du regard de Dieu »².

Si nous considérons qu'après Auschwitz, il y a eu la mort du regard de Dieu et que la justice des hommes peut être capricieuse et *dérégulée*, il y a sûrement un changement de paradigme. Les hommes peuvent regarder bizarrement d'autres hommes, l'exclu, l'émigré, l'exilé. Nous pouvons éprouver de la honte d'être un homme parmi les hommes, parce qu'on nous regarde

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 71.

² Miller J.-A., « Note sur la honte », *La Cause freudienne*, n° 54, juin 2003, p. 11.

d'un regard rapproché, d'un œil soupçonneux, ou bien avoir des affinités paranoïaques à l'égard de son prochain, de son voisin, de celui qui pourrait nous viser.

À l'époque contemporaine, nous avons considérablement privilégié le visible. Nous sommes vus de tous les côtés. Mais contrairement à ce qui se passait avec Dieu, qui pouvait de toutes parts nous regarder mais dont l'œil était effacé, aujourd'hui on nous montre qu'on nous regarde. L'œil est là et on nous le fait savoir en grand. Ceci avait fait le titre d'un livre de Gérard Wajcman, en 2011, *L'Œil absolu*, dénonçant l'omniprésence du regard. La thèse de Wajcman est qu'avec l'œil absolu, il y a un franchissement de la réalité vers le réel. Tout doit être visible, transparent, sans arrière-scène du visible. Tout ce qui existe doit être visible, tout ce qui ne se voit pas n'existe pas. Dans la rue, des caméras vous filment pour votre soi-disant sécurité ; pendant les grossesses, les bébés sont, à l'envi, échographiés 3D et moins anticipés par la parole, appréhendés par l'image et moins par le discours ; viols et relations sexuelles sont filmés et diffusés sur les réseaux sociaux, *effractant* complètement l'intime. La jouissance dévoilée, auparavant le lieu même de la honte, est exposée. Cela dévalue le désir. Cela produit des sujets éhontés. Cela produit comme le dit encore J.-A. Miller³, une civilisation qui tend à dissoudre la honte, ce qui semble antinomique avec le fait que la honte est un produit de la civilisation. Dans le dernier chapitre de *L'envers de la psychanalyse*, Lacan notait « il n'y a plus de honte ». Il n'est pas sûr que ce soit tout à fait vrai, il y a encore et quand même la honte, l'angoisse aussi.

Si nous avons à considérer que la honte survient dans des situations bien moins dramatiques que celles évoquées par les textes de Kafka et de Primo Levi, puisque nous pouvons être honteux de la vulgarité des hommes ou de leur tendance fascistes éhontées, gardons la proposition « la honte d'être un homme ». Elle est le témoin de ce que la honte, comme le dit J.-A. Miller, est un affect primaire lié à l'existence même.

Le texte de Kafka dépeint un personnage pris dans une opacité de ses intentions, de son rapport avec les femmes, des directions qu'il prend. Cette opacité peut faire écho à l'idée d'opacité de la jouissance. Il est face à un environnement *dérégulé* que pourrait traduire l'idée d'un Autre primordial dont on ne connaît ni les contours ni le fonctionnement. Un Autre qui ne serait ni l'Autre du symbolique, ni l'Autre de la différence absolue.

La honte comme affect primaire est donc la honte d'une jouissance face à un Autre primordial.

Ce qui est saisissant dans le texte de Kafka, c'est que la mort survient au moment où, « les yeux mourants », K. voit ses bourreaux l'observer. Il voit qu'il est regardé à l'heure de sa mort et c'est le moment où il dit « comme un chien ». Le moment est saisissant, il y est question de sa mort subjective autant que de sa mort biologique. Le texte décrit quelque chose de crucial dans la confrontation des regards, qui s'attache à la mort. Cela fait penser à la phrase qu'aurait prononcée un des terroristes, lors de l'attaque du Bataclan, en ordonnant à ses victimes : « Regardez-moi dans les yeux ! », alors que ce type d'attentat est justement dit *aveugle*. Ce « Regardez-moi dans les yeux ! » laisse à penser que si les attentats sont aveugles, s'ils peuvent frapper n'importe qui, le terroriste, au moment de son acte, cherche à saisir dans l'œil de celui qu'il veut abattre, la jouissance mauvaise, jugée infâme, qu'il y a dans le regard de l'autre comme en lui-même – procédé psychotique, de nature paranoïaque.

Voir être regardé

³ *Ibid.*, p. 8.

« Voir être regardé » est donc une proposition bien difficile à l'égard du fait qu'il y a une diffraction très grande des possibilités qu'elle engendre. « Voir être regardé » peut véhiculer une dynamique du désir ; une femme, quand elle est regardée par un homme, peut imaginer qu'il la désire. « Voir être regardé » peut aussi, à d'autres moments, apporter la honte et, dans une autre dimension, la proposition peut équivaloir également à *œil pour œil*.

Sans doute dans cette diffraction, le regard n'est pas le même et par conséquent l'Autre, le partenaire du sujet n'est pas le même non plus. Le regard n'est pas le même si l'œil est éliminé ou s'il est présent. Si l'œil est éliminé, il y a alors *un moins* dans le regard de l'Autre. C'est ce qui a fait dire à J.-A. Miller dans son cours « Silicet », qu'il y a un secret du champ visuel.⁴ Alors ce regard, comme le dit Lacan : « Ce regard que je rencontre [...] est, non point un regard vu, mais un regard par moi imaginé au champ de l'Autre »⁵. L'Autre peut alors être désireux pour celui qui est regardé. Sous le regard d'un Autre, la femme se trouve flattée. L'hystérique en joue pour se défendre d'aller plus loin ; l'obsessionnel se met à douter, mais le sujet regardé, face à ce que véhicule le regard de l'Autre, peut aussi se trouver honteux. Honteux de quoi ? De sa jouissance. C'est ce qu'un cas clinique de la lignée névrotique viendra montrer tout à l'heure.

Par contre si l'œil est présent dans le regard, alors c'est autre chose ; le regard et l'œil se conjoignent. Cette conjonction collapse la dynamique d'une supposition accordée par le sujet au champ de l'Autre, et la certitude que l'Autre vise le sujet prend le pas, l'Autre apparaît alors tout-puissant. La dimension de la honte est alors celle de l'humiliation qui renvoie à la misère de l'existence même. C'est avec un cas d'enfant que nous approcherons cela.

La honte concerne et traverse toutes les structures cliniques, névrose, psychose et perversion. La honte affecte le corps qui s'en trouve ému, mobilisé. La honte peut être un phénomène envahissant et devenir un phénomène de corps, en panne de la valeur signifiante. L'Autre, dans la honte, existe par son regard et non par le signifiant. Et il est souvent difficile d'inclure dans un discours la honte qu'on ressent.

Pierre et la honte dans un régime de surveillance

Pierre a neuf ans, il a été l'objet d'un délire maternel à partir de ses dix-huit mois, époque où la mère a commencé à interpréter les signes d'un embarras chez le père lorsqu'il s'occupait de l'enfant. Elle l'avait vu, une première fois, rougissant alors qu'il rhabillait l'enfant. Elle s'est mise alors à interpréter que le père avait pris l'enfant pour objet sexuel. Elle avait ensuite remarqué des rougeurs sur les fesses de l'enfant et avait pensé que le père avait abusé de lui. L'enfant avait-il une érection, elle était persuadée qu'il était déjà pervers. Le système interprétatif établi par la mère, la poussait en permanence à avoir l'enfant et le père sous la surveillance exigeante de son regard. Pierre était donc devenu un enfant sous surveillance. On pourrait dire que la mère l'avait à l'œil.

On ne sait pas pourquoi le délire incluait cet enfant-là, le dernier d'une fratrie de trois garçons. Il a duré jusqu'aux environs des six ans de l'enfant, jusqu'à ce que le couple se sépare. Par ailleurs la mère était très attentive aux progrès de l'enfant. Très éducatrice dans sa fonction, elle obtint des résultats : Pierre comme ses deux frères aînés, était très brillant à l'école et compétitif en sport. Il répondait présent, bon petit soldat, aux exigences maternelles. Le motif de la consultation est que Pierre a développé une très importante phobie scolaire. Un jour, des hurlements apparaissant à l'approche de l'école ont interdit toute possibilité de se retrouver en classe parmi les autres. La déscolarisation a duré deux ans, compromettant son avenir scolaire qui paraissait prometteur.

⁴ Miller J.-A., « Le secret du champ visuel », *La petite girafe*, n°5, mai 1996, p. 5.

⁵ Lacan J., *Les quatre concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 79.

L'élément déclencheur se situe dans la classe. Un jour, Pierre ne retrouve pas le cahier demandé par la maîtresse. Celle-ci renverse alors par terre le contenu du casier de sa table où le cahier gisait. Elle exige ensuite que Pierre ramasse les affaires éparpillées sur le sol qu'elle avait elle-même dispersées. Pierre dira que lorsque la maîtresse lui a intimé l'ordre de ramasser ses affaires, il s'est retrouvé devant tout le monde, à quatre pattes par terre, chu des autres : « Comme un chien ! La honte ! », « Comme un chien », et que la honte dût lui survivre.

Plus que la honte, c'était l'humiliation, d'être réduit au chien sous le regard des autres, comme envers d'être le petit soldat de l'exigence maternelle. Nous pouvons là évoquer avec Lacan « la honte de vivre », qui a entraîné la certitude de ne plus avoir sa place parmi les autres. Se retrancher du spectacle du monde qui le regardait a été tout un temps préférable à « la vie comme honte à boire », selon l'expression de Lacan. Il aura fallu à nouveau que les hurlements apparaissent lorsque la mère coupait l'alimentation de l'ordinateur qui, pendant ces deux ans, constituait sa seule possibilité d'activité, pour que les pompiers amènent Pierre à l'hôpital. Le regard qui concerne le psychotique est un regard réel. Dans ce cas, le regard de l'inquisition et la surveillance maternelles avaient assigné une place à laquelle le sujet ne pouvait échapper qu'au risque d'y déchoir complètement.

J'aimerais citer Sartre qui a développé une phénoménologie de la honte, dans *L'Être et le néant*, publié la première fois en 1943. La honte « c'est la conscience d'être irrémédiablement ce que j'étais toujours, "en sursis", c'est-à-dire sur le mode du "pas-encore" ou du "déjà-plus"⁶. Il me semble que ces termes employés par Sartre auraient pu être ceux de Lacan pour la honte, c'est quasiment ceux qu'il emploie pour l'inconscient.

« La honte pure, dit toujours Sartre, n'est pas sentiment d'être tel ou tel objet répréhensible mais, en général, d'être *un* objet, c'est-à-dire de me reconnaître dans cet être dégradé, dépendant et figé que je suis pour autrui. La honte est sentiment de *chute originelle*, non du fait que j'aurais commis telle ou telle faute, mais simplement du fait que je suis "tombé" dans le monde, au milieu des choses, et que j'ai besoin de la médiation d'autrui pour être ce que je suis »⁷.

Le regard

C'est le regard qui fait honte. Dans le Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, le regard, parmi la pulsion, le transfert et la répétition, devient un des quatre concepts fondamentaux. Lacan ajoute la pulsion scopique à la liste des pulsions freudiennes. C'est à propos du regard que Lacan parle de son ontologie, « j'ai mon ontologie », ontologie qu'il fera d'ailleurs équivoquer avec le terme d'*hontologie*.

Ce qui est nouveau dans le Séminaire XI, c'est qu'en suivant Merleau-Ponty, Lacan met en avant la préexistence du regard, dans le développement humain. C'est un tournant car tout son premier enseignement est centré sur une préexistence du signifiant. Voilà ce qu'il dit : « Je ne vois que d'un point, mais dans mon existence je suis regardé de partout [...] Ce *voir* à quoi je suis soumis d'une façon originelle »⁸. Ce nouvel accent mis sur le regard est dans le fond, homogène à notre époque. Dans la théorie, poursuit Lacan, il constitue un « retournement ontologique, dont les assises seraient à trouver dans une plus primitive institution de la forme »⁹. Est-ce que le sujet naît dans l'institution primitive de la forme qu'il discerne en voyant et qu'on lui décerne en le regardant, ou dans l'institution par le signifiant ? Les deux propositions de la question ne s'excluent pas et Lacan donne avec le regard la clef qui les unit.

⁶ Sartre J.-P., *L'Être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, col.Tel, 1977, p. 327.

⁷ *Ibid.*

⁸ Lacan J., *Les quatre concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 69.

⁹ *Ibid.*

Dans ce séminaire, c'est la tache de l'œil qui fait trou dans le regard. Il y a ce qui s'appelle une tache aveugle dans la rétine de l'œil, si bien que le regard s'établit par le pourtour de cette tache aveugle centrale. Lacan nous dit que la castration s'introduit par là comme ce qui est rejeté de la jouissance de ce qui se voit. « Le regard peut contenir en lui-même l'objet *a* de l'algèbre lacanienne où le sujet vient à choir »¹⁰. Ce que remarque Lacan c'est que le regard, objet avec lequel le sujet peut reconnaître le registre du désir, est le seul objet insaisissable, c'est sa caractéristique par rapport aux autres, l'oral, l'anal et le signifiant pour la pulsion invocante qui a une consistance sonore.

Il me semble que Lacan introduit là un changement dans la théorie. Dans le Séminaire iv, « se donner-à-voir », être regardé, fait consister l'image narcissique du corps. Et le signifiant qui viendra épingler cette image, lui donnera sa stabilité. Or dans le Séminaire xi, avec l'idée que le regard est le seul objet insaisissable, Lacan dit que dans l'illusion de la conscience de *se voir se voir*, le regard s'élide. Le regard est cet objet punctiforme, « point d'être évanouissant, avec lequel le sujet confond sa propre défaillance »¹¹. « Dans le rapport scopique, l'objet d'où dépend le fantasme auquel le sujet est appendu dans une vacillation essentielle, est le regard »¹². Finalement on peut comprendre que c'est par le regard, en tant que seul objet insaisissable, que le sujet trouve « si heureusement à symboliser son trait évanouissant »¹³.

La honte, connectée au regard, renvoie à ce point limite de la vacillation subjective.

Max et la honte de la nudité devant le regard d'une femme

Un jeune homme, que nous appelons Max, met en avant la honte qu'il éprouve lors des premières rencontres sexuelles avec une femme. Le motif de sa démarche est assez rare pour tomber ici à pic. Il éprouve de la honte à se retrouver nu sous le regard de celle qu'il cherche à conquérir. La honte de la nudité, c'est le cas classique où la honte émerge. Sartre dans le chapitre de *L'Être et le néant* consacré à la honte disait : « La pudeur et, en particulier, la crainte d'être surpris en état de nudité ne sont qu'une spécification symbolique de la honte originelle : le corps symbolise ici notre objectivité sans défense. Se vêtir, c'est dissimuler son objectivité, c'est réclamer le droit de voir sans être vu, c'est-à-dire d'être pur sujet. C'est pourquoi le symbole biblique de la chute, après le péché originel, c'est le fait qu'Adam et Ève "connaissent qu'ils sont nus" »¹⁴.

Dévoilés dans les aléas de la castration, déshabillés de ses identifications, l'homme ou la femme dans sa nudité, est renvoyé à l'idée de son existence première et à sa jouissance. Cette honte chez Max engendre une difficulté à répondre présent aux exigences phalliques du désir. C'est bien la honte qui est première et le fige, l'insuffisance phallique est seconde. C'est alors l'échec de la rencontre qui, en se répétant, fait symptôme.

Max doit connaître sa beauté puisqu'il vérifie, dans les approches de séduction, qu'il plaît beaucoup aux femmes. Son insuffisance phallique dans la rencontre sexuelle est d'autant plus cuisante que son narcissisme le porte à croire qu'il devrait toujours être à la hauteur de toutes les situations amoureuses. C'est ce qui le déstabilise. Il remarque qu'il ne sait pas s'il a un jour éprouvé de l'amour pour une femme. Il découvrira qu'il est sans doute trop encombré par le souci de sa personne. Il voudrait comme l'époque le prescrit, pouvoir jouir sexuellement sans entrave, et la honte qu'il éprouve est pour lui incompréhensible, sans mot. C'est l'affect qui fait énigme dans son système, à défaillir du signifiant.

¹⁰ *Ibid.*, p. 73.

¹¹ *Ibid.*, p. 79.

¹² *Ibid.*, p. 78-79.

¹³ *Ibid.*, p. 79.

¹⁴ Sartre J.-P., *L'Être et le néant*, op. cit.

Alors qu'il ne sait pas s'il peut aimer une femme, il remarque que si la femme qu'il rencontre tient le coup dans les échecs répétés des premières fois, il en tire comme conclusion qu'elle l'aime pour ce qu'il est, « alors je pense qu'elle m'aime pour ce que je suis ». De honteux qu'il est, il devient quelqu'un d'aimable et se ragaillardit. « Je me sens en confiance et j'arrive à agir », dit-il. Mais ce petit manège dépend foncièrement de l'autre et reste donc un mécanisme instable, imprévisible, qui le fatigue, passivé qu'il est dans la relation à ses partenaires. Cette passivité à l'égard des femmes lui fait craindre d'être homosexuel, ce vers quoi son narcissisme pourrait vouloir le conduire. La honte renvoie alors davantage à l'opacité de la jouissance qu'au désir.

Il dira qu'à sept ans, à la naissance d'un petit frère, il s'était aperçu que sa mère se détournait du bébé qui venait de naître. Ce qui constitua, un temps, sa victoire dans la rivalité avec le puîné. Mais sa mère, à ce moment-là toute occupée à développer un délire à thème religieux, s'est aussi détournée de lui. Elle se mit alors à adorer les saints et des idoles d'autres confessions que la sienne. Il pense qu'à sept ans, il n'a pas pu rivaliser avec les figures que la mère invoquait, et a vraisemblablement connu une chute de la place de l'enfant merveilleux qu'il occupait pour elle. Se profile alors l'idée que son existence était honteuse face aux nouvelles adorations maternelles.

À l'adolescence, il est l'objet d'une séduction sexualisée de la part d'un adolescent plus âgé que lui, évoluant dans l'entourage familial. En évoquant cette période, il remarque que la honte à se montrer nu face au jeune homme n'était pas au rendez-vous. Il pourra dire « j'ai honte à présent, alors que j'aurais dû avoir honte avant ». Le travail peut alors s'établir à partir de sa remarque que je suis la seule personne à qui il peut dire sa honte. Dans son travail, il tente de sortir de la solitude à laquelle la honte le confine, en s'alimentant elle-même. Nos rencontres servent à tenter d'articuler la honte au signifiant, dans le langage.

La honte et la jouissance dévoilée

Dans le Séminaire v, Lacan nous dit que le rapport à la dimension imaginaire du corps demande à être concernée par la dialectique du signifiant. Le sujet, par-delà ce rapport duel à sa propre image, « demande [...] à être signifié »¹⁵. De même la honte, pour Lacan dans le Séminaire xvii, *L'envers de la psychanalyse*, est un affect fondamental, le seul signe, dit-il bizarrement, « dont on puisse assurer la généalogie » où « la dégénérescence du signifiant est sûre »¹⁶. La honte, en tant que signe qui cherche à représenter quelque chose pour quelqu'un. Elle cherche à ce que l'Autre délivre du signifiant qui vienne donner un signifié au manque-à-être. La honte est à situer là comme une demande que le sujet ignore, une demande à être signifié dans son être, c'est l'hypothèse que je formule grâce au cas. Une demande qui, dans le cas, se porte heureusement dans le travail psychanalytique.

D'où vient l'instabilité narcissique du jeune homme, qui contamine son manque-à-être ? Là nous pouvons traiter la question avec ce que dit Lacan dans le Séminaire *La relation* d'objet à propos du petit Hans. La relation narcissique s'établit dans le lien de l'enfant à la mère, en tant qu'il s'agira de présentifier, dans le paradis du leurre, le phallus qu'il croit imaginairement être pour elle. « Cette image phallique, l'enfant la réalise sur lui-même, et c'est là qu'intervient à proprement parler la relation narcissique »¹⁷. Mais Lacan parle du moment où l'enfant peut se sentir complètement hors de jeu. « L'enfant conçoit alors qu'il peut ne plus remplir d'aucune façon sa fonction, n'être plus rien, n'être rien de plus que ce

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre v, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 273.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre xvii, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 209.

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre iv, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 71.

quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle une métonymie »¹⁸.

Lacan donne là une définition de la honte : « c'est la honte de ce qui lui manque »¹⁹, c'est-à-dire de sa castration imaginaire. La honte rappelle au sujet non seulement qu'il n'est pas le phallus, mais qu'il ne l'a pas. C'est une image qui tombe et laisse le sujet nu, réduit à un objet parmi d'autres. Le sujet se découvre n'être rien d'autre qu'un tel objet, ce rien sinon $\varphi(a)$. C'est ce a auquel le sujet est réduit, qui peut être tout aussi bien un déchet, qui fait le fond de la honte.

Dans la relation à la mère, l'enfant se donne à voir d'une façon qui peut être jubilatoire. De là naît sûrement un affect qui pourrait être la fierté, à laquelle la honte s'oppose.

Dans le cas, la dialectique de se donner-à-voir est compromise par le détournement pathologique de la mère, et pourrait se rapporter à la vacuité radicale qui, dans son regard, a dû apparaître.

Mais la honte arrive par-delà la honte due à la précarité du narcissisme, comme liée à l'opacité de la jouissance homosexuelle. Dans la présence des corps nus, Max ne dit pas qu'il regarde sa partenaire ; il est plutôt dans une position passivée, en place d'être vu pour faire désirer l'Autre. La honte qu'il éprouve le renvoie à la honte qu'il n'a pas ressentie lorsque, dans sa préadolescence, de façon opaque, il a été pris pour objet de séduction homosexuelle. C'est l'indétermination de son propre désir face au désir de l'Autre qui fait sa honte.

Se donner à voir et la perversion

C'est dans la dynamique de ce que l'enfant représente imaginairement pour la mère, qu'il va se « donner-à-voir »²⁰. « Donner à voir et être surpris » écrit encore Lacan : « C'est ainsi que, à un degré supérieur au voir et être vu, la dialectique imaginaire aboutit à un donner-à-voir et être surpris par le dévoilement. Cette dialectique est la seule qui nous permette de comprendre le sens fondamental de l'acte de voir. »²¹ Il ajoute : « Elle est essentielle dans la genèse même de la perversion. » Lacan propose une dynamique du regard et de la honte dans l'exhibitionnisme. L'exhibitionniste cherche à se donner-à-voir, en montrant ce qu'il a, pour susciter la honte de celui qui le surprend, qui est lui, renvoyé à son manque.

En revanche, lorsque le voyeur est surpris dans l'action de regarder par un trou de la serrure : « Un regard le surprend dans la fonction de voyeur, le déroute, le chavire, et le réduit au sentiment de la honte. »²² Dans l'exemple du trou de la serrure, le voyeur surpris en train de regarder, aperçoit dans la honte quelque chose qu'il ne voyait pas avant l'irruption de l'Autre. Cette surprise retient l'attention de Lacan, en tant qu'elle est homologue au mode de fonctionnement de l'inconscient.

¹⁸ *Ibid.*, p. 244-245.

¹⁹ *Ibid.*, p. 272.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² Lacan J., *Les quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 80.